

SOIXANTE-QUINZE MÈTRES



PHILIPPE BORSOÏ

SOIXANTE-QUINZE MÈTRES

LE MOT ET LE RESTE

2017



À Lucie,  
à Charlotte,  
à Béatrice qui les a faites.



« Que jamais la voix de l'enfant en lui ne se taise, qu'elle tombe comme un don du ciel offrant aux mots desséchés l'éclat de son rire, le sel de ses larmes, sa toute-puissante sauvagerie. »

Louis-René des Forêts, *Ostinato*.

« Choir n'est pas déchoir. Un homme qui a chu n'est pas déchu. »

Raymond Devos, *Le Savoir-choir*.

### *Avertissement*

*Cette histoire est une fiction. Les liens de filiation avec un personnage célèbre ayant existé ont été inventés. D'autres éléments évoqués dans cet ouvrage : phénomènes naturels, événements et dates historiques, sujets de société, faits divers, lieux de tragédies (et ma fascination pour le personnage précédemment cité), sont toutefois bien réels.*  
– L'auteur



## Altitude 75

Ça y est, je l'ai fait. J'ai fait le pas. J'ai mis un pied devant l'autre et me voici dans les airs. J'avoue qu'avant de me laisser tomber, lorsque j'étais encore debout au bord de la falaise, les talons sur la terre ferme, les orteils dans le vide, j'ai regardé en bas et j'ai eu le vertige. J'ai failli renoncer. Mais ça va mieux. Beaucoup mieux, même. J'ai eu le trac, c'est tout.

Je suis maintenant confortablement allongé à plat ventre sur l'éther. Mes bras en croix se détendent. Mes mains, tout à l'heure moites, se sèchent au vent. Un frémissement parcourt mes jambes. L'appréhension cède la place à l'euphorie. Je profite de la hauteur pour admirer la vue; ça ne durera pas. À droite, le cap Blanc-Nez et l'obélisque de la Dover Patrol. À gauche, la Manche; les ferries font la navette à la queue leu leu entre la France et l'Angleterre en dessinant leur courte route en forme de S. Sur l'autre rive, je distingue parfaitement les falaises blanches de Douvres et le phare de South Foreland. Au-dessus, dans un ciel bleu outremer sans nuages, les goélands m'auréolent de leurs cercles gracieux. Devant moi, en direction de la mer du Nord, les sillons des navires s'estompent dans la brume. Au-dessous, soixante-quinze mètres de vide

me happent. Juste à la verticale, la mer se retire pour m'offrir son estran rocheux : ma destination.

Je fête aujourd'hui mon trente-troisième anniversaire. Nous sommes le mardi 15 septembre 2015, il est vingt heures passé de cinq minutes. Le soleil va bientôt disparaître derrière l'horizon. L'air s'est légèrement rafraîchi. Je frissonne. Je me dis que j'ai bien fait de mettre un pull.

## Altitude 74

Un suicide ? Vous rigolez ! Je ne suis pas un désespéré, je suis un artiste. Je ne me suis pas *jeté* dans le vide, je me suis laissé tomber – sans donner d'élan, c'est important de le signaler. En effet, si l'on m'avait poussé, tous mes calculs seraient à refaire. J'ai bien étudié la question, croyez-moi. Je sais par exemple que si j'avais pesé dix kilos de plus ou de moins, cela n'aurait rien changé puisque la masse des objets (mon corps y compris) n'intervient pas dans la vitesse de leur chute tant que l'objet en question ne bénéficie pas de vitesse initiale. Et je ne connais personne qui puisse m'en vouloir au point de me pousser dans le dos du haut d'une falaise. Je sais également que la résistance à l'air a son importance. Parce qu'elle doit être négligeable, j'ai pris soin de choisir une fenêtre météo favorable : un jour calme, sans vents ascensionnels qui ralentiraient ma chute, ni vents de descente qui l'accéléraient. Le bon

timing pour profiter des meilleures conditions météo s'avérait être le matin au lever du soleil et le soir lorsque la température redescend. Initialement, j'avais prévu mon cérémonial aujourd'hui à l'aube. J'ai un faible pour l'aube. Le jour qui se lève m'a toujours redonné vie; c'est mon côté sentimental qui veut ça. Mais voilà, hier soir je me suis enivré au Liberty pour fêter mon projet et ce matin, je ne me suis réveillé que vers onze heures. Grâce à Dieu, les conditions semblent idéales ce soir aussi.

## Altitude 73

Je sais que la vitesse de la chute d'un objet dépend de la hauteur de ladite chute. Cela vient du fait que l'énergie potentielle  $mgh$  (masse x gravité x hauteur) est égale à l'énergie cinétique  $1/2mv^2$  (masse x vitesse au carré). De là à en déduire que la vitesse au carré est égale à  $2gh$ , soit que la vitesse est égale à  $\sqrt{2gh}$ , il n'y a pas loin. Je n'ignore pas non plus, vous vous en doutez, que la chute de l'objet est uniformément accélérée par la gravité (toujours si l'on ne tient pas compte de la résistance à l'air). Sa vitesse est proportionnelle au temps de chute ( $v = gt$ ). Sa distance, elle, est fonction du carré du temps ( $d = 1/2gt^2$ ). Enfin, le temps qu'il met à tomber correspond à  $t = v/g = \sqrt{2gh}/g = \sqrt{2h/g}$ , soit pour une hauteur de soixante-quinze mètres, un peu moins de quatre secondes, si bien entendu l'objet en question (mon propre corps en l'occurrence) n'a pas de vitesse

initiale. Ce qui est le cas présentement car, je vous le rappelle, personne ne m'a donné d'élan en me poussant dans le dos. Permettez-moi d'insister à ce propos, je ne peux pas avoir d'ennemi puisque j'ai toujours vécu tout seul. Toujours? Pas vraiment. En fait, il y a eu Maman et cette fille, Marie... Et Abraham aussi.

## Altitude 72

À trois mètres de mon point de départ, ma vitesse est déjà de 7,67 mètres à la seconde, soit 27,614 kilomètres à l'heure. Elle s'accélération ainsi sur soixante-quinze mètres jusqu'à dépasser cent trente-huit kilomètres à l'heure. Je tombe vite, mais je pense encore plus vite. Mon Dieu, comme je pense vite! Un millier de mots se concentrent en une infime fraction de temps, à peine un centième de seconde. Et les fractions de temps s'emboîtent les unes à la suite des autres. Il ne s'agit pas pour autant d'amalgames désordonnés, de mêlées dénuées de logique. Les milliers de mots se côtoient sans promiscuité, s'agencent avec aisance, forment des phrases dans une bonne syntaxe et, chose étonnante concernant la pensée, avec une ponctuation somme toute correcte. Ces phrases à leur tour engendrent des paragraphes dans un style apparemment maîtrisé. Et, devinez quoi? Tout cela a du sens.

Moi, Luc Stablinski, artiste émérite, je suis lucide. Lucide et heureux ! Heureux de constater que cette pensée vive et effrénée (certainement provoquée par la conjonction de mon génie et de la sécrétion d'adrénaline), à l'inverse d'une descente vertigineuse, me donne l'impression d'effectuer un vol gracieux. Je vole, en effet, à distance respectable de la falaise de craie. Je tends ma main, je l'effleure, elle blanchit le bout de mes doigts, je lui souris. Je plane, je vous le dis, je plane plus que je ne choisis.

## Altitude 71

Je choisis, tu choisis, il choisit... Le verbe choir est un verbe défectif, c'est-à-dire qu'on ne peut pas le conjuguer à toutes les personnes, tous les modes ou tous les temps. Il n'a, entre autres, pas d'imparfait de l'indicatif et de subjonctif présent. Je n'aurais pas pu dire, par exemple (si j'avais renoncé à mon projet et que je le regrette ensuite) : « il eût fallu que je chusse ! » Non, ça, je n'aurais pas pu le dire. C'eût été pareil pour échoir et déchoir... Pire encore pour pleuvoir qui, lui en plus, est impersonnel puisqu'il ne se conjugue qu'à la troisième personne du singulier (à la première forme, entendons-nous bien, car à la deuxième forme nous aurions pu utiliser la troisième personne du pluriel, soit « ils pleuvent »). C'est dommage, j'aurais tant aimé, pour la poésie et pour le style, dire « je pleux ». Mais peut-être me le permettra-t-il...